
La Flandre et la Chine aux temps modernes

La présence flamande en Chine avait connu son apogée, au dix-septième siècle, avec le père jésuite Ferdinand Verbiest (1623-1688), qui joua un rôle important à la cour de l'empereur chinois K'ang-hi. En 1692, ce dernier proclama la liberté de religion pour la totalité de l'empire chinois.

Toutefois, des dissensions entre les missionnaires et l'application de vues occidentales à des situations orientales mirent fin à la bienveillance impériale. Le successeur de K'ang-hi organisa des persécutions impitoyables et les missionnaires furent bannis en 1732. Abstraction faite de quelques contacts commerciaux limités et presque furtifs, l'Empire chinois n'était plus accessible aux Occidentaux.

Mais à son tour, la dynastie mandchoue, au pouvoir depuis 1644, connut le sort de toutes les dynasties chinoises: les empereurs perdirent de leur importance et une période d'épuisement et de décadence s'annonça au moment où, sous l'impact de la science et de la technique, le reste du monde jetait les bases d'une civilisation nouvelle.

Les Anglais avaient, depuis 1699, des contacts avec Canton d'où ils avaient commencé à rapporter d'importantes quantités de thé - qui allait devenir la nouvelle boisson populaire en Angleterre -, tandis que les Chinois se limitaient à importer des cotonnades et des armes à feu européennes.

Vers 1800, les Anglais se mirent à importer en Chine de l'Opium d'Inde. L'habitude de fumer de l'opium se répandit, à partir de Canton, avec la célérité d'une épidémie. Préoccupée des ravages qu'elle causait parmi la population, la Chine interdit tout commerce avec l'Angleterre, ce qui équivalait à une déclaration de guerre!

Les Anglais assiégèrent Canton, Chang-hai et Nankin et, en 1842, imposèrent à la Chine

un traité de paix, aux termes duquel leur fut cédée l'île d'Hongkong et furent ouvertes au commerce cinq villes portuaires. Par la suite, des traités de commerce furent encore conclus avec l'Amérique et la France. En 1846, l'envoyé français T. de Lagrenée parvint à obtenir de l'empereur chinois la promulgation d'un arrêté autorisant le christianisme, tandis qu'à l'issue d'une campagne anglo-française, mise sur pied en vue d'imposer de nouveaux avantages commerciaux, lors de la paix de Tien-tsin, en 1858, et du traité de Pékin, en 1860, la Chine ouvrit à nouveau ses frontières aux missionnaires occidentaux.

LES SCHEUTISTES ET SPLINGAERT

Entre-temps, à l'instar de la France, la Belgique avait vu naître un climat favorable aux missions. Une congrégation de missionnaires exclusivement orientée vers la Chine fut même fondée après la conclusion du traité de Pékin. En effet, en 1861, l'Anversois Theophiel Verbist - homonyme de Ferdinand Verbiest dont le nom s'orthographiait cependant différemment -, prêtre de l'archevêché de Malines et aumônier de l'Ecole de guerre de Bruxelles, fonda la Congrégation du Cœur immaculé de Marie, qui se proposait de former des missionnaires destinés à l'évangélisation de la Chine. Par la suite, le champ d'action de cette congrégation belge devait s'élargir. Toute la colonie du Congo belge lui fut confiée en 1888, sur l'insistance particulière du roi Léopold II, qui préférait voir dans l'Etat africain placé sous sa souveraineté des missionnaires belges. La congrégation s'étant établie à Scheut près d'Anderlecht - communes toutes deux incorporées depuis à l'agglomération bruxelloise - on ne tarda pas à qualifier ses membres de scheutistes. Les laza-

Théophile Verbist (1823-1868) fondateur des Scheutistes, habillé à la chinoise (toile de Paul Wante, 1929).

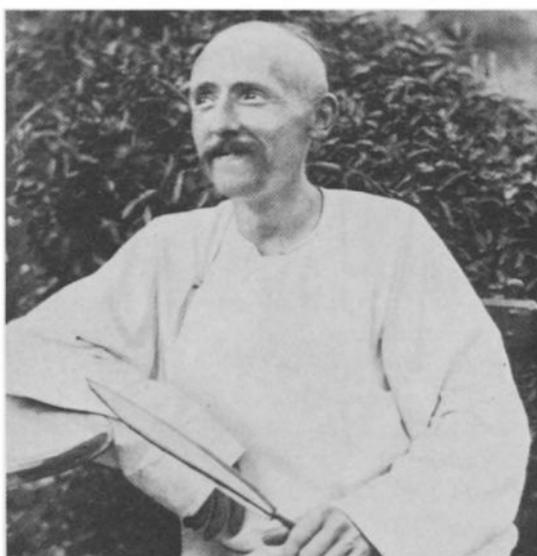


ristes français acceptèrent de leur céder la Mongolie; en 1878, les scheutistes se virent en outre confier, la mission de la province chinoise de Kan-sou.

Dans le courant de l'été 1865, Verbist partit pour la Chine en compagnie de trois autres prêtres et du Bruxellois flamand Paul Spilingaert, à titre d'assistant laïc. Verbist devait mourir dès 1868, de typhus exanthématique, dans l'un des villages les plus pauvres de toute la Chine. La congrégation qu'il avait fondée s'avéra néanmoins florissante. Dans les années qui suivirent, des dizaines de disciples, parmi lesquels de très nombreux Flamands, marchèrent sur ses pas. Jusqu'à leur expulsion, dans les années 1948-1955, l'activité des scheutistes en Chine

devait revêtir une exceptionnelle importance. Entre autres par leurs travaux sur le plan culturel, ils y illustrèrent à quel point un petit peuple peut faire preuve de grandeur. En effet, les scheutistes firent également œuvre de pionnier en Chine et en Mongolie en qualité d'explorateurs, de géographes, de linguistes, d'historiographes, d'ethnologues et même de biologistes. Dans les années 1889-1890, le père Constant de Deken, de Wilrijk, en compagnie de l'explorateur français Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, entreprit un voyage d'exploration à travers l'Asie centrale et le Tibet et poussa jusqu'à Tonkin. Par la suite, il en rédigea la relation dans un ouvrage qui connut une large audience.

Paul Spilingaert fut, lui aussi, associé à des voyages d'exploration et, tout au long de sa vie aventureuse, rendit des services inestimables tant aux autorités ecclésiastiques que civiles. Dès son arrivée en Chine il manifesta une aptitude particulière à l'étude des langues. Rapidement familiarisé avec le chinois, il sut collaborer à la traduction du catéchisme de Malines en cette langue. Après la mort de Verbist, Spilingaert entra au service de l'ambassade d'Allemagne à Pékin. Il y devint le guide, interprète et assistant du géographe et géologue allemand, le baron Ferdinand von Richthofen, qu'il suivit pendant quatre ans dans sept voyages d'exploration à travers onze des dix-sept provinces de la Chine. Dans la préface de son ouvrage en cinq volumes sur la Chine, von Richthofen confie combien il appréciait la collaboration de Spilingaert. Ce dernier épousa en 1873 une Chinoise convertie, devint marchand de fourrures, officier des douanes chinoises, juge de paix et interprète d'ingénieurs belges employés aux services des mines et à l'exploitation des chemins de fer. A la demande du roi Léopold II, qui croyait pouvoir organiser des explorations en Extrême-Orient comme il l'avait fait en Afrique, il accompagna le colonel Fivé qui entreprit un voyage de reconnaissance vers Kan-sou. Lors de la rébellion des boxers, dirigée contre les étrangers, il se défendit avec tant d'ardeur que l'empereur chinois le promut, par la suite, au grade de général de brigade, chargé d'exterminer les bandes de brigands en Mongolie et au Kan-sou.



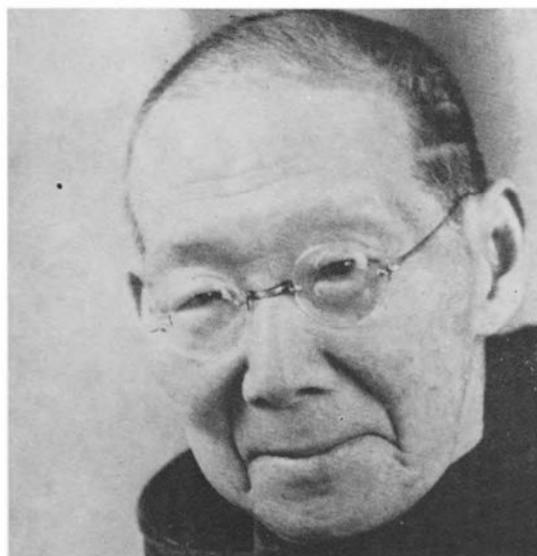
Le Père Lebbe (1877-1940).

VINCENT LEBBE

Bien que le traité de Pékin, (1860), eût en fait imposé à la Chine la présence des missionnaires - ce qui ne les rendait pas particulièrement sympathiques au premier abord -, nombre de religieux tant masculins que féminins de différentes congrégations pénétrèrent en Chine, en même temps que les scheutistes, parfois même avant eux.

La principale pierre d'achoppement à laquelle ils se heurtaient, lors de la propagation du christianisme, était les rites chinois, des coutumes profondément enracinées telles que le culte des ancêtres et celui de Confucius, patrimoine éthique du peuple chinois difficilement conciliable avec la doctrine chrétienne. Les milieux ecclésiastiques redoutaient que des concessions en la matière n'entraînent une hybridation du christianisme. Cette crainte avait déjà provoqué des conflits au dix-septième siècle, qui avaient déjà contribué à ruiner le travail missionnaire, et constituait un obstacle pour l'essor du christianisme en Chine au dix-neuvième siècle.

Personne ne ressentait mieux ces problèmes, sans doute, que le lazariste flamand, le père Vincent Lebbe (1877-1940), qui souhaitait aussi y apporter une solution.

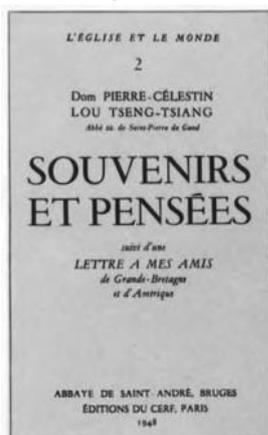


Dom (Pierre Célestin) Lou (Tseng-Tsiang) (1871-1949).

Le père Lebbe s'est efforcé toute sa vie d'intégrer le christianisme à la société chinoise. S'inspirant du grand trio du dix-septième siècle, Ricci-Schall-Verbiest, non seulement il voulait devenir Chinois parmi les Chinois, mais il ne cessa d'insister sur la formation d'un clergé chinois, qui disposerait de sa propre hiérarchie chinoise. Il estimait que, de par son universalité, le christianisme ne devait pas nécessairement se fonder sur la philosophie hellénique, l'organisation romaine et les coutumes occidentales pour préserver son identité.

Grâce à l'intercession du cardinal Mercier, il obtint en 1920 une audience chez le pape, auquel il put exposer la situation en Chine et ses conceptions en la matière. Toutefois, ses idées parurent encore trop progressistes. En 1926, pourtant, à Rome, le pape Pie XI consacra évêques six Chinois, et en 1939, après que le gouvernement eut à plusieurs reprises souligné le caractère civil du culte des ancêtres et de Confucius, Rome promulgua un décret autorisant ces coutumes. L'action du père Lebbe n'y était certes pas étrangère. Cette concession venait tout de même un peu tard, car entre-temps, la Chine s'était engagée dans une longue guerre avec le Japon (1937-1945), laquelle paralysa les activités des missionnaires, notam-

ment par suite de l'internement d'un nombre considérable d'entre eux. Après la capitulation du Japon, en 1945, éclata une guerre civile qui, en 1949, porta les communistes au pouvoir. Commença alors le deuxième exode des missionnaires...



Le célèbre petit Livre de Dom Lou: „Souvenirs et pensées”.

DOM PIERRE-CELESTIN LOU TSENG-TSIANG

Tandis que le père Lebbe se déeuropéanisait et naturalisait l'Eglise chinoise, un haut dignitaire chinois, par amour de la Chine, vint s'européaniser en Flandre. Les dernières années de sa vie, qu'il passa sous le nom de Dom Pierre-Célestin Lou Tseng-Tsiang à l'abbaye bénédictine Saint-André, aux environs de Bruges, constituèrent un nouveau lien entre la Flandre et la Chine.

Fils d'un chinois converti au protestantisme, Dom Lou naquit le 12 juin 1871 à Chang-hai. Après avoir suivi l'enseignement des classiques chinois, il devint étudiant de l'école de langues étrangères de sa ville natale, puis de l'école d'interprètes attachée au département des Affaires étrangères à Pékin.

En 1893, il fut adjoint à la légation chinoise à Saint-Petersbourg, où il travaillait sous la direction du ministre Shu King-Shen qui, ayant séjourné dans les principaux pays occidentaux, conseilla à son collaborateur d'apprendre de l'Europe comment la Chine devait devenir une puissance grande et forte. Il disait au jeune Lou: „La puissance de l'Europe ne réside pas dans son armement ni dans sa

science. Elle réside dans sa religion... Etudiez-la et pénétrez-la... Quand vous aurez compris et conquis pour vous-même le secret de cette vie, quand vous aurez perçu le cœur et la force de la religion du Christ, emportez-les et offrez-les à la Chine.”

A Saint-Petersbourg, Lou épousa Berthe Bovy, une parente de l'ambassadeur belge. Il devint lui-même ambassadeur à La Haye en 1907 et retourna à Saint-Petersbourg, en 1911, en qualité de plénipotentiaire spécial. Il s'y convertit au catholicisme. Lors de la fondation de la République chinoise, en 1912, il devint ministre des Affaires étrangères et, par la suite, premier ministre.

En 1917, le ministre Lou voulut que la Chine occupât sa place parmi les alliés, mais comme, lors des négociations du traité de Versailles, en 1919, les autres pays vainqueurs n'appuyaient pas les demandes de restitution des territoires occupés par le Japon, il refusa de signer le traité. Il se retira de la politique en 1920, mais devint encore ambassadeur à Berne, où son épouse mourut en 1926. C'est alors qu'il entra à l'abbaye bénédictine de Saint-André, près de Bruges, pour y devenir moine, puis être ordonné prêtre en 1933, dans le but d'établir, pour son peuple, un pont entre le glorieux confucianisme et l'Eglise universelle du Dieu devenu homme. Le 13 mai 1946, le pape le nomma abbé titulaire de l'abbaye Saint-Pierre à Gand. Il mourut à Bruges le 15 janvier 1949. Avant sa mort, il rédigea un programme d'action de rapprochement spirituel entre la Chine et l'Europe: *La rencontre des Humanités (chinoises et gréco-latines) et la découverte de l'Évangile*. Un autre converti, Jean Wu, à l'époque représentant de la Chine auprès du Saint-Siège, a caractérisé Dom Lou par la formule suivante: „En Dom Lou, l'Orient et l'Occident se sont rencontrés et mariés dans la Sainte Eglise”.

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

A côté de leur apostolat, nombre de pères flamands effectuèrent un important travail scientifique en Chine. En 1935, le Brugeois Eugeen Grossé publia le premier, et pour

Le roi Baudouin au cours de son voyage en Chine de mai-juin 1981, examine les instruments du Père Verbiest, construits il y a plus de trois siècles.



autant que je sache l'unique, *Chinees-Nederlands woordenboek* (Dictionnaire chinois-néerlandais). Antoon Mostaert, Brugeois lui aussi, spécialiste du mongol, devint un linguiste de notoriété mondiale. Il publia, en dehors des *Textes oraux ordos* (1937), une quarantaine d'ouvrages, monographies et articles sur la langue, l'histoire et les coutumes des Mongols. En collaboration avec le père Albert de Smedt, de Courtrai, il publia une étude sur la phonétique et la grammaire du dialecte monguor, la langue des Mongols du Kansou occidental, ainsi qu'un *Dictionnaire monguor-français*. Le meilleur des sinologues fut certainement Jozef Mullie (1886-1976), de Sint-Denijs. Extrêmement doué pour les langues, il avait étudié le sanscrit et le pâli à l'Université catholique de Louvain, chez l'orientaliste Philemon Colinet. Après vingt et un ans passés en Mongolie orientale, il revint en Belgique en 1930 pour enseigner le chinois à la maison théologique de Scheut jusqu'en 1949. Sa connaissance approfondie du chinois lui valut d'être nommé en 1939 à la chaire de langue et de littérature chinoises de l'Université d'Etat d'Utrecht. Il publia *Het Chineesch Taaleigen* (trois tomes, 1930-1933 - L'idiome chinois), qu'un de ses Frères en religion traduisit en

anglais, ainsi que *Grondbeginselen van de Chinese letterkundige taal* (trois tomes, 1946-1949 - Principes de la langue littéraire chinoise) et *Korte Chinese Spraakkunst van de volkstaal* (1947 - Précis de grammaire chinoise de la langue populaire). Ses contributions aux *Acta orientalia* et au *Central Asiatic Journal* sont très nombreuses. Le père Edmond Devloo, d'Oostvleteren, rédigea *An etymological Chinese-English dictionary* (1969 - Dictionnaire étymologique sino-anglais), écrivit un livre sur les dictons chinois (1970) et un ouvrage en deux tomes sur des écritures parallèles. Jozef van Hecken, d'Aartselaar, écrivit une monumentale histoire des missions en Mongolie (9 tomes). Florent de Preter, de Deurne, publia une carte de la Mongolie orientale et traita de la géographie de ce pays. Georges Seys, d'Ypres, fut un ornithologiste très apprécié, qui consacra des ouvrages aux oiseaux de la Mongolie orientale et de la Chine septentrionale. Raf Verbruggen, de Beveren-Waas, entreprit de nombreuses études géologiques sur la Mongolie...

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Depuis la prise du pouvoir par les communistes en 1949, la Chine vit une fois de plus

Le Père Joseph Mullie (1886-1976), grand maître de tous les sinologues flamands.



dans un isolement voulu et persistant. Bien qu'elle se présente comme un sous-continent, elle ne pourra pas, dans un monde qui évolue si rapidement, continuer à se replier ainsi sur elle-même. Depuis 1976, les autorités chinoises s'efforcent d'engager, avec l'aide de l'Occident, un processus accéléré de modernisation. Durant ces dernières années, de jeunes Chinois doués, lauréats de sévères épreuves de sélection, ont pu poursuivre des études dans des universités étrangères. Ainsi, au cours de l'année universitaire 1978-1979, onze Chinois étudièrent le néerlandais à l'Institut interfacultaire de langues vivantes de Louvain en vue de s'y perfectionner ensuite dans telle ou telle science. Il était prévu que ce groupe compterait bientôt une soixantaine d'étudiants. En contrepartie, une délégation de la „Katholieke Universiteit Leuven” (section néerlandaise de l'Université catholique de Louvain), sous la direction du vice-recteur Herman Servotte, assisté du professeur de chinois Ulrich J. Libbrecht, se rendit en Chine au mois de septembre 1979. Depuis, l'échange d'étudiants, de professeurs, de chercheurs, se poursuit, en exécution des engagements réciproques.

En Flandre, on enseigne et on étudie toujours le chinois, aussi bien au Séminaire de

L'Impératrice-veuve Tseu-Hi remercie l'ingénieur belge Jean Jadot, qui a construit la ligne de chemin de fer Pékin-Hang-tchéou (1905). Remarquez la longueur des ongles de l'impératrice, preuve qu'elle n'est pas astreinte au travail manuel.

sinologie et de japonologie attaché à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université d'Etat de Gand qu'à l'Institut orientaliste de la „Katholieke Universiteit Leuven”.

Enfin, l'accueil extrêmement chaleureux que la Chine a réservé aux souverains belges aux mois de mai et de juin 1981, fait naître l'espoir que les liens qui se sont noués à travers les siècles entre la Flandre et la Chine se resserreront à nouveau! ■

ROGER A. BLONDEAU

Auteur de plusieurs livres et articles sur l'histoire des sciences.

Adresse: Haringestraat 35, B-8990 Roesbrugge.

Traduit du néerlandais par Willy Devos.